

Prédications d'après Blaise Pascal

Miracle

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Prédication sur la sépulture de Pascal, 14 Xbre 2020	2
2	Prédication sur la Couronne d'Épines, 27 avril 2021	3
3	Sur les reliques des saints, 26 octobre 2022	3
4	Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023	4
5	Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024	5
6	Jean 6, 51-55, messe du bout de l'an pour M. Philippe Sellier	7

1 Prédication sur la sépulture de Pascal, 14 Xbre 2020

La certitude nous réunit ici, que celui dont nous vénérons la mémoire s'est endormi dans la grâce de Dieu. Or, écrivait-il à Mlle de Roannez, « le Saint Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement dans la résurrection : et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération ».

Ainsi, la sépulture des saints est un mystère rejailli du sépulcre de Jésus-Christ : « J.-C. était mort mais vu sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. J.-C. n'a été enseveli que par des saints. J.-C. n'a fait aucun miracle au sépulcre. Il n'y a que des saints qui y entrent. »

Ceux qui se rendent au sépulcre des saints, et vénèrent leurs reliques, sont venus visiter, en ce qui reste de leur corps, le Saint Esprit de Dieu, le visiteur et l'hôte des âmes. Ils ne demandent pas d'abord des miracles, puisque les miracles ne sont accomplis sur les corps et les puissances inférieures de l'âme qu'en figure de la grâce qui guérit l'intelligence et le cœur, et les fait se tourner vers Dieu. « J.-C. n'a fait aucun miracle au sépulcre »

Il est vrai que les conversions que l'on rapporte à Pascal, et dont vous vous appliquez à recueillir les témoignages, présentent souvent un caractère de soudaineté conforme à celui qui s'observe dans les miracles accomplis dans les corps et les puissances par où l'âme a rapport avec le corps ; et ceux qui se sont ainsi convertis se reconnaissent si peu qu'ils inclinent à parler de miracles ; mais ce n'est qu'improprement toutefois, puisque le miracle passe les forces de la nature ; au lieu que l'homme possède naturellement une « capacité » qui, vide de Dieu, est cependant proportionnée à son Créateur.

Ces conversions, d'autre part, se sont opérées à la faveur des textes de Pascal, qui sont œuvres de son esprit, plutôt qu'au récit de sa vie dans un corps. Cependant, chez le chrétien véritable, l'esprit et la vie marchent ensemble ; et s'il arrive qu'il écrive, l'homme n'est pas autre dans son œuvre qu'il est dans le cours de sa vie dans la chair. Les premiers pascaliens, avertis de cette vérité, s'attachaient non seulement au texte de Pascal, mais encore à la main dont le texte est issu, aux traits qu'elle a tracés, au papier qu'elle a touché, puisque les fragments des *Pensées* ont pu servir de reliques.

Il est donc bien juste que notre piété s'étende à la sépulture de Pascal ainsi qu'aux reliques de son corps, dans lequel fut vécue une si sainte vie. Il est bien juste aussi qu'elle demande à l'Esprit de Dieu qui y repose d'opérer ici des miracles, afin de publier, aux yeux de l'Eglise et du monde, une gloire qui regarde non seulement l'ordre des esprits, mais celui de la charité.

2 Prédication sur la Couronne d’Épines, 27 avril 2021

Nous sommes aujourd’hui le 27 avril. Au temps de Pascal, Paris fêtait, le 24 avril, la solennité de la Couronne d’Épines, dont les célébrations s’étendaient sur trois jours. Nous sommes donc au lendemain de ce *triduum*. Cette solennité était commune au diocèse de Paris et à notre ordre dominicain, qui l’avait inscrite en son propre pour commémorer la part que les frères avaient prise à ce transfert de la relique de Constantinople à Paris. Je ne connais pas l’office de Paris, mais je traduis ici l’hymne qui figure aux premières vêpres de notre ancien propre : « Une couronne d’ignominie ceint le front du roi de l’univers, et son opprobre nous valut d’être, nous, couronnés de gloire ; on lui tresse un diadème d’épines qui ôte aux ministres de l’enfer l’empire où ils tiennent le monde ; couronne où ruisselle un sang sacré, qui paie la faute des coupables, et les délivre de leur crime. »

Un mois exactement avant le 24 avril, Marguerite, la nièce de Pascal, avait été miraculeusement guérie le 24 mars en la chapelle de Port-Royal de Paris par l’application du reliquaire d’une épine de la Sainte Couronne. En cette fin du mois d’avril, les reconnaissances du caractère préternaturel de cette guérison se succédaient de la part des médecins. Avant le miracle, Pascal avait commencé de défendre la doctrine de la grâce efficace dans les quatre premières *Provinciales*. Dans les *Écrits sur la grâce*, qu’il compose de l’automne 1655 jusqu’à ce printemps 1656 selon Jean Mesnard, il désigne cette grâce, avec Jansénius, comme « médicinale », c’est-à-dire, comme guérissant de l’aveuglement du péché.

La guérison de Marguerite fut opérée près de l’œil, comme en figure de ce mystère tout spirituel, et de ce trait médicinal de la doctrine de la grâce. « Les miracles sont pour la doctrine, et non la doctrine pour les miracles », écrit Pascal (Br 643) ; « jamais [...] il n’est arrivé de miracle du côté de l’erreur, et non de la vérité. »

S’il arrive donc que la mémoire de Pascal soit attaquée dans sa doctrine, encourageons-nous dans la défense de cette mémoire et de cette doctrine en n’oubliant jamais ce miracle par où Dieu s’est clairement déclaré.

3 Sur les reliques des saints, 26 octobre 2022

« C’est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu’à ce qu’il y paraisse visiblement en la résurrection et c’est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n’abandonne jamais les siens, et non pas même dans le sépulcre où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n’y est plus [...] »

Ces quelques lignes de Pascal à Charlotte de Roannez sa dirigée sont de remerciement pour des reliques accompagnant sa lettre. On pourrait penser qu’un tel présent exigeait que la reconnaissance de Pascal se marquât dès le début.

Mais cela n'eût été que civilité mondaine. Au contraire, ce qu'on vient de lire se rencontre à la fin de la lettre. Pascal d'abord examine ce *commencement des douleurs* où Mlle de Roannez lui dit qu'elle se trouve. Il suggère un rapport avec un chapitre de Marc sur la fin des temps. La conversion où sa correspondante s'engage, dans la vue d'entrer à Port-Royal, passe par la destruction de l'homme ancien, qui n'est pas sans douleur en effet. Son dessein de se donner à Dieu était lors du concours de peuple que la Sainte Épine attirait au Faubourg Saint-Jacques depuis la guérison de la nièce de Pascal. Or, écrit-il à Mlle de Roannez, la relique du Christ vient justement d'opérer une nouvelle merveille chez une religieuse, libérée « d'un mal de tête extraordinaire ».

La puissance de l'Esprit-Saint s'est là rendue visible, pour ceux du moins à qui il est donné de profiter du miracle. Mais, s'agissant des reliques des saints qu'il vient de recevoir, cette puissance, écrit-il, est pure présence. Elles ont pourtant produit des miracles : ils n'eussent pas, autrement, été déclarés saints. Il est singulier que ce grand malade n'en attende nulle guérison pour soi. Il les considère uniquement selon le mystère qu'elles portent, et comme une parabole de la destinée chrétienne. Ces ossements sont saints, précisément parce qu'on les voit dépouillés désormais de cette chair qui, par sa liaison au cœur mauvais, demeure siège du péché, et résiste au royaume de la grâce. La chair est détruite, le vieil homme achève d'être détruit. Il n'en va donc pas de ces reliques comme de la sainte Épine, qui a touché le front d'une chair toute sainte ne devant pas connaître la corruption du tombeau. Cela marque, pour Pascal, une distance extrême entre le Christ, source de la grâce, et les saints du Christ, sauf la Vierge, chez qui la grâce se mêle à la corruption. « Mais il ne sert de rien de vous dire ce que vous savez si bien ; il vaudrait mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez » ; « mais, ajoute Pascal, elles ne l'écoutereraient pas... » *Les Pensées* déployeront bientôt un *art d'agréer*, pour des vérités désagréables à ouïr, et pourtant aimables comme vérités : cela témoigne que la grâce seule peut les faire goûter, et qu'il faut prier Dieu de la donner.

4 Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023

Pascal, dans la conduite des *Pensées*, participe du mystère de Jean le précurseur, qui recueillit le commandement d'Isaïe, de préparer les voies du Seigneur. Incapable lui-même de donner Dieu « par sentiment de cœur », ce qui est la part de Dieu seul, il entend du moins disposer le cœur à ce don, en lui faisant sentir sa misère, pour susciter en lui le désir que Dieu soit, comme seul capable de réparer sa misère. C'est pourquoi « prouver Dieu par des raisons naturelles », comme il l'écrit lui-même, est inutile à son œuvre : car il faut au cœur un Sauveur humilié : un Sauveur qui enseigne à l'homme sa misère par le remède qu'il lui fallut employer pour la guérir. C'est le Sauveur que décrit l'évangile, aimable à l'homme de misère, dont le désir est dès lors que ce Sauveur soit vrai. Aussi la clef de voûte de tout l'édifice des *Pensées* devait-elle consister dans

des preuves, non physiques ou métaphysiques, mais historiques. Elles résident, ces preuves, dans le rapport entre les deux Testaments, le Nouveau manifestant l'avènement du Messie tel qu'annoncé par l'Ancien. Les auteurs tiennent aujourd'hui que l'entreprise de Pascal est faible de ce côté, tributaire qu'il était de l'exégèse de son temps. Et si ce côté est en effet clef de voûte, l'édifice est par là menacé. Le lecteur d'aujourd'hui, même croyant, peut, partant, douter de ce qu'affirmait Pascal, que Jésus fut prédit selon le temps, car les computs de la littérature apocalyptique, sur quoi il fait beaucoup de fond, étaient semble-t-il surtout symboliques. Mais il est un point où, pour l'ancien Testament, Pascal est, à nos yeux, prophète de l'exégèse récente elle-même, non sans doute quant aux dates, mais quant au discernement de l'origine, quand il écrit : « Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple. » Fils de son temps, Pascal fait remonter à Moïse une naissance que toute l'exégèse s'accorde à présent à dater de 6 siècles plus tard, à l'exil à Babylone. Mais il est vrai que, quand tout les engageait à refaire chacun leur vie parmi des Chaldéens, le souvenir commun des leçons des prophètes unit les exilés, d'une manière entièrement inexplicable d'un point de vue humain, dans la rédaction de leur histoire avec Dieu, les traditions antiques prenant un sens tout nouveau d'après l'événement malheureux reçu, non comme fortuit ou fatal, mais comme une parole du Seigneur, contre l'infidélité où ils avaient donné naguère ; événement vécu dès lors en figure de la croix du Messie, et leur communion dans cette histoire sainte, qui signa en effet la vraie naissance du judaïsme, en figure de la résurrection du Seigneur Jésus-Christ.

5 Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024

En ce mercredi dans l'octave de l'Épiphanie, consultons de nouveau le merveilleux Abrégé que Pascal a donné de la vie de Notre-Seigneur, sur ce triple mystère de l'adoration des mages, du Baptême du Christ et des noces de Cana, que la tradition conjoint, comme en témoigne l'antienne à *magnificat* des 2es vêpres de la fête.

« 9. Le 6 janvier, les Mages [...] vinrent adorer [Jésus-Christ]. Hérode, alarmé de cette naissance, craignant qu'il n'usurpât son empire, commande aux Mages de l'avertir du lieu où ils le trouveraient, mais eux, avertis par l'Ange, ne retournèrent pas à Hérode. »

Ainsi Pascal, sitôt qu'il fait mention des mages, nous transporte à Béthléem, où il arrête un instant la méditation du lecteur. Il remonte ensuite le temps de l'évangile, jusqu'à l'audience du roi Hérode, avant de revenir à la crèche au moment où les mages la quittent. Ils sont alors, écrit Pascal, « avertis par l'Ange ». Trait vraiment remarquable, puisqu'en sa faveur, Pascal s'écarte de la lettre de l'évangile, qui indique que les mages ont été *avertis en songe* ; le 3e nocturne de l'office de l'Épiphanie, que Pascal sans doute célébrait, comportait en outre un sermon de Grégoire le Grand, indiquant qu'il convenait aux seuls juifs, déjà éclairés par l'ancienne révélation, de bénéficier de la société des anges, tandis

que le mystère du Christ se déclare à ces païens que sont les mages par des signes visibles, produits par un être inanimé telle que l'étoile. Or, Pascal tait entièrement la part qui revient à l'étoile dans le voyage des mages. Mais cette précision : « averti par l'ange », se rencontre par deux fois dans l' Abrégé, et c'est à propos de Joseph : la première fois pour l'instruire de l'origine divine de la grossesse de sa femme, la deuxième pour le commander de fuir en Égypte avec Marie et l'Enfant. Cette précision met en rapport les mages en rapport avec l'époux de Marie, comme avec celui qui sert le dessein du Dieu qui se cache en Jésus-Christ, de cacher Jésus-Christ même sous le voile d'une famille ordinaire, et de le dérober à l'inquisition d'Hérode.

Dans les *Pensées*, nous trouvons cette remarque, qu'il n'est que de « rares savants pieux » (L 952). La tradition relève tour à tour le paganisme des mages, mais aussi leur caractère de savants. Ce sont gens du 2e ordre, qui « ont pour objet l'esprit » (L 933). Ils s'ouvrent ici au 3e ordre, celui de la charité à quoi ils se soumettent par l'hommage de leur adoration comme savants, bien mieux que par celui de leurs riches présents, que Pascal met en oubli ; cet or recherché par les riches et les gens du 1er ordre, qui comporte aussi les rois. Ceux-là sont représentés par Hérode, dont les mages ne se jouent qu'une fois introduits dans l'ordre de la charité.

« Rares savants pieux », écrit Pascal. La manifestation de Dieu dans la 1ère Épiphanie n'est que pour quelques uns. Toutefois, quand il s'agit de peindre le Baptême, comme 2e Épiphanie, Pascal en relève le caractère public. Il emprunte la parole prononcée par le Père depuis les cieux ouverts à l'évangile de saint Mathieu plutôt qu'aux évangiles de saint Marc et de saint Luc : non pas : *Tu es mon Fils bien aimé*, mais *Celui-ci est mon Fils bien aimé*. Elle n'est pas à l'adresse de Jésus-Christ seulement, mais de « tous les peuples », écrit Pascal, afin qu'ils « connussent, par la descente visible du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ. » (17)

Et cependant, on entend bien que tous ces peuples n'étaient pas corporellement présents, mais virtuellement convoqués à recueillir le témoignage évangélique. « Celui qui avait la ressemblance de la chair de péché fut lavé par la ressemblance de baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne devait pas renaître du Saint-Esprit. » (*Id.*). On ne peut être véritablement témoin du Baptême du Christ que moyennant la foi qui va au-delà de cette double ressemblance ou apparence. Les yeux de chair ne voient qu'un homme qui se rend au baptême des pécheurs ; les yeux de la foi vont au-delà : ils distinguent, d'une part, l'institution du baptême dans l'Esprit-Saint, qui est la part des chrétiens ; et d'autre part, l'auteur du salut, qui n'a point de part, comme tel, au salut qu'il ménage dans ce mystère.

L'antienne des 2es vêpres de l'Epiphanie parle de « trois miracles », *tribus miraculis*. Or, voici comment Pascal parle de celui de Cana : « il arriva à Cana de Galilée où, sur l'avis de Marie sa mère, il changea l'eau en vin. », au n°23, et il en parle plus loin comme d'un « miracle », en effet, au n°30b. Le contraste est remarquable, entre la sobriété du miracle de Cana, et la manière dont Pascal détaille le Baptême. Le Baptême n'est pas un miracle, au sens technique : non pas une œuvre préternaturelle, passant les forces ordinaires de la création, mais

une œuvre surnaturelle, du Créateur et Sauveur lui-même. Dans l'épisode des mages, ce qu'il y avait de proprement miraculeux, le mouvement de l'étoile, est passé sous silence. L'Épiphanie, comme évidence du mystère, manifeste surtout la condition de cette évidence : la grâce intérieure, ménagée à quelques uns dans l'ordre des savants, et parmi tous les peuples, qui dessille les yeux du cœur : « Ô qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse. » (L 308b)

6 Jean 6, 51-55, messe du bout de l'an pour M. Philippe Sellier

M. Philippe Sellier a servi, comme savant et chrétien, la mémoire de Blaise Pascal, cet autre savant et chrétien, qui repose dans cette église. C'est à Pascal que nous empruntons ces mots, écrits sur la mort de son père : « Faisons-le revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos coeurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent en l'assemblée de ses fidèles. »

Cette présence de Jésus-Christ à son Église, Jésus-Christ a disposé l'eucharistie pour en être la source et le principe. Et c'est ainsi qu'elle peut être elle-même principe de la présence mutuelle des vivants aux morts et des morts aux vivants. L'Église désigne l'eucharistie comme le « sacrement de la charité », c'est-à-dire, de l'amour divin. Jésus-Christ l'institua la veille de mourir sur la croix de ce plus grand amour, d'une mort qui devint ainsi principe de vie éternelle, d'avance recueillie la veille au jeudi saint.

« C'est ce sacrement, écrit Pascal à Mlle de Roannez, que saint Jean appelle dans l'Apocalypse une *manne cachée*. » Aussi, devant l'eucharistie, peut-on se demander : « Qu'est-ce que c'est ? », à plus de titre encore que les Hébreux devant la manne du désert, qui n'y avaient pas reconnu d'abord une nourriture, et qu'ils ont mangée sur la seule foi à la parole de Dieu leur disant : *C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger*.

Le sacrement de la charité est acclamé à la messe comme « mystère de la foi ». *Dieu*, dit Jésus, est *amour* ; et c'est véritablement en tant qu'il est amour que l'on peut lui dire avec Isaïe *Véritablement tu es un Dieu caché*, selon l'oracle que Pascal aimait à citer. Il est propre à l'amour de charité qu'on s'y attache en ce monde au-delà de l'évidence et parfois contre l'évidence. Principe de vie éternelle, il convenait que cet amour soit jailli de la mort.

Pascal écrivait ainsi aux siens dans la lettre sur la mort de son père : « ... si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie ; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. » Il devait plus tard recueillir ces paroles de la bouche de Jésus, de celui qui est Amour, de celui qui est Pain de vie : « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin, mais c'est moi qui guéris et rends

le corps immortel. » (S 751).

« Je te suis plus ami que tel et tel, lui dit encore Jésus, car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et comme j'ai fait et suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint Sacrement. » (*ibid.*).

Philippe s'est nourri sa vie durant de ce Pain de vie. Il a « tendu à l'immortalité par les ombres de la mort. » Son âme alors comparut devant celui qui lui est « plus ami que tel et tel ». Il n'a de communication avec nous que par cet unique Ami, à nous manifesté au Saint Sacrement ; et de même, nous n'avons de communication avec lui que par cet unique Ami. C'est une croix pour l'affection humaine que de devoir confier ceux qu'on aime aux soins d'autre que soi. Mais cette croix est ici consolante, car Jésus-Christ est véritablement le Pain de Vie et le plus grand Amour ; et parfaits sont les soins dont il entoure les âmes de ceux que nous aimons. Conspirons à ces soins de tout notre cœur, tandis que Jésus-Christ va se manifester dans le même sacrifice qu'il consomma à la croix, où il se fit Pain de vie pour les vivants et les morts en une unique table.